

# LE CINEMA

## La ligne générale

Nos dernières prises de vues ont été faites dans le Midi.

Notre personnel artistique se composait de : G. Alexandrov, metteur en scène adjoint ; Edouard Tisse, opérateur, secondé par M. Strauch et M. Gomorov ; l'artiste-peintre V. Kovrigine ; l'architecte K. Bourov, et les aides V. Popov et S. Klioutchevsky, tous deux opérateurs. Mais, au cours de l'expédition, ce cadre fut élargi. Nous nous adjoignîmes une paysanne du gouvernement de Riazan, nommée Marfa Lapkina, deux sujets que nous avions découverts près de la place Soukharevskaja (1), nommés Noujdine et Efimkine ; enfin Ivanine et Vassia Bouzenkov.

Nous ne voulions pas que nos « acteurs » improvisés subissent la contagion de la véritable « bohème » que nous autres formions. Aussi les avons-nous fait travailler, non pas seulement en qualité de « étoiles », mais aussi à titre de personnel ouvrier.

C'est ainsi que le vieux Noujdine, qui nous jouait une scène poignante, grimpa sur un toit pour y tenir l'écran-miroir, éclairant son partenaire, après quoi il redescendait, achevait de jouer sa scène, éclairé à son tour par le copain.

Nous les consultâmes plus d'une fois, lorsqu'il s'agissait de donner des tableaux de la vie rurale et du travail agricole, par exemple lorsqu'il fallut choisir un terrain pour y démontrer le fonctionnement d'une charrue-modèle.

Les décors avaient été fabriqués à Constantinovo, dans une exploitation collective. Après avoir travaillé le jour comme acteurs, tous, à tour de rôle, prenaient la garde des décors pendant la nuit.

Comment avons-nous recruté nos interprètes ?

Là où nous avons eu le plus de mal, c'était à choisir des candidates pour le rôle principal du film ; car le personnage est très difficile à jouer. Nous étimes, à cette occasion, bien des surprises. Nous avions fini par ne plus nous représenter bien nettement ce que serait ce personnage après avoir passé en revue au moins trois mille femmes, à la Bourse du Travail, dans les asiles de nuit, dans des réunions de villages. A la fin, entraînés par une sorte de psychose collective, nous choisîmes une commère, d'apparence, il est vrai, très photogénique, dans une des Bourses du Travail de Moscou.

Mais comme nous la faisons jouer, pour la première fois, dans un rôle secondaire, des doutes sérieux nous prirent et, pour parer à toute déception, je me mis à la filmer de dos.

Dans les jours qui suivirent, nous appliquâmes la même méthode, toujours dans l'idée de parer aux surprises, et nous fîmes bien. Après examen de la bande, il se trouva que les raccourcis expressifs de notre bonne femme ne pouvaient guère que donner des impressions désagréables et, pour tout dire, effarantes.

Une fois de plus se trouvait confirmée l'influence des tares professionnelles sur le physique. Nous apprîmes, en effet, que la commère vivait des profits de la distillation clandestine, qu'elle avait déjà été condamnée trois fois et qu'elle était sous le coup d'une quatrième contravention. Nous pourrions ajouter qu'elle avait eu dix-huit enfants et que son plus jeune fils travaillait chez nous, mais cela ne change rien à l'affaire.

Nous recommençâmes nos recherches, nous examinâmes une multitude de femmes. Aux heures des relèves d'équipes, nous allions nous poster à l'entrée de la Manufacture Prokhorovskaja et nous vîmes défiler des milliers d'ouvrières.

Parfois, courant en automobile, nous nous arrêtions brusquement, nous sautions sur le trottoir et dévisagions à bout portant des passantes absurdes qui couraient faire leur marché.

Les marchandes nous regardaient avec méfiance, nous prenant pour des agents de la milice « en bourgeois ».

Enfin, toutes les possibilités de photographier « de dos » semblaient épuisées, lorsque, deux jours avant notre départ pour le Midi, le « destin » nous envoya Lapkina.

Notre première « héroïne », Fédora Stepanovna, ne s'était pas laissée filmer de dos pour une bonne raison : c'est qu'elle était complètement saoule et précisément couchée sur le dos, et incapable de faire

« A Moscou, vaste place fréquentée par les mendiants et les clochards. N. d. T.

un mouvement. Au petit bonheur, nous choisîmes une des ouvrières disponibles dans l'exploitation, et c'est ainsi que le dos montré dans notre film est celui de Maria Lapkina, notre « star » de village.

Il ne lui faut qu'une seule répétition pour bien jouer. Elle a une faculté exceptionnelle de concentration. Dans une scène où elle doit aider des moujiks à tirer la charrette, et où elle avait Edouard Tisse comme partenaire, elle était capable, au bout de deux secondes, d'exprimer toute la misère, toute la tristesse de la paysanne qui, n'ayant pas de cheval, est obligée d'aller en emprunter un au paysan riche. Et cela ne l'empêchait pas, entre deux tableaux, de changer la culotte de son petit garçon qui, bien entendu, figure aussi dans le film. Toute concentrée qu'elle soit sur le thème psychologique, elle ne perd pas une seconde son orientation vers l'appareil, elle reste dans le cadre de « l'espace imaginaire » convenu et elle exécute des ordres inopinés sans interrompre son jeu.

En un mot, c'est une gaillarde.

Parlons de Noujdine et d'Efimkine : tous deux du Gouvernement de Penza ; ce sont des inséparables. Nous les appelions « rafi » et « Patachon ». Nous les avons dénichés dans une boulangerie, en passant sur la place Soukharevskaja. Ce sont des ouvriers saisonniers, qui économisent pour se construire des chaumières neuves.

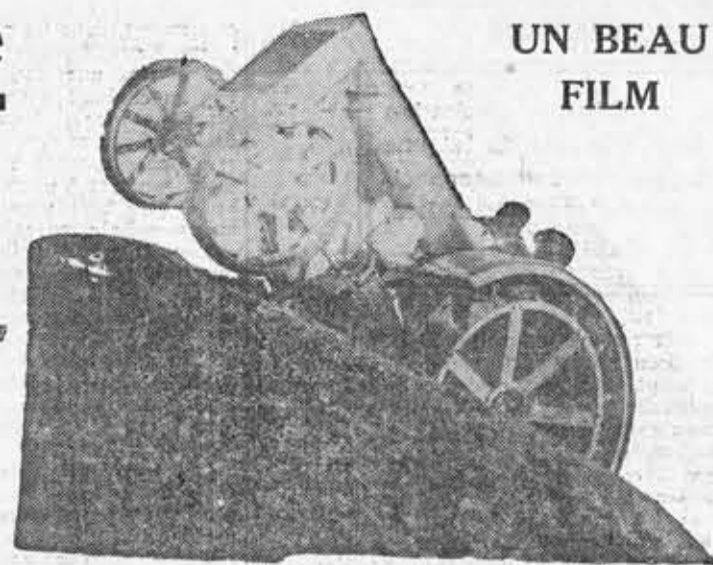
Efimkine n'a pas pu y tenir et il est déjà parti pour commencer la construction. Mais Noujdine continue à se laisser « prendre au kino », bien qu'il ait déjà la cinquantaine et, comme il dit, « il serait temps de penser au poêle ou à la vie » (1). Mais il lui plait fort de trimballer la machine à filmer.

Nejnikov est un ancien chanteur de café-concert ; sa carrière s'est déroulée dans de petits établissements en Chine et sur les

(1) Quand on est vieux, on doit penser à aller se reposer sur le poêle, ce qui est la manière du paysan russe de « vivre de ses rentes », ou bien l'on risque de mourir beaucoup trop tôt. — N. d. T.

par

S. M. EISENSTEIN



UN BEAU  
FILM

planchés d'un théâtre-opérette de province. Il joue chez nous le rôle de l'instituteur Mitrochkin, un de ces pionniers énergiques qui savent intéresser les gars à la culture des graminées danoises, des grains sélectionnés et à la tenue d'un journal concernant l'existence des poules et des vaches.

Vassia Bouzenkov doit représenter un garçon de la jeunesse communiste au village, et le scénario dit qu'il a des cheveux « couleur paille ». Le susdit Vassia, dans un hameau avoisinant la station de Ramenskoié, a longuement fait rouler notre camion d'une maison à l'autre, cherchant des blonds comme lui. Par malheur, c'était la veille d'un jour de fête, et tous les blonds, comme les bruns, venaient de se faire tondre. D'ailleurs, la « blondeur », surtout au village, est un concept des plus relatifs. Parfois, « le jeune communiste couleur paille » que nous cherchions se présentait sous les espèces d'un grand et solide bonhomme à barbe noire.

Et c'était la panique au village. Notre lourd camion s'élançait, arrive en trombe, s'arrête devant une masure. Nous avons une liste de tous les blonds du village, établie par le soviet de l'endroit. Le patron de l'isba, en chemise et en caleçon, sort, effaré. Que lui veut-on ? Dialogue :

— C'est toi, Pierre Morgounov ?

— C'est moi.

Une pause ; nous avons déjà eu le temps de constater que ses cheveux sont du plus beau noir et que, d'ailleurs, il n'en a presque pas, parce qu'il s'est fait tondre.

Nous lui criions, du haut du camion :

— Bon, ça va.

Et le camion se met en marche.

Alors, il nous crie :

— Mais qu'est-ce que vous me voulez ?

— Ça va, ça va, au revoir !

Enfin, à bout de forces, nous abandonnons le village. Pour lui dire adieu, Vassia Bouzenkov ôle et secoue sa casquette. Miracle, c'est lui le seul blondin de l'endroit !

Nous le regardons : non, il ne nous paraît pas encore assez blond. Le lendemain, Vassia doit se montrer pour la première fois dans une scène où des faucheurs rivalisent d'adresse. Avant de jouer, il est là, assis devant nous, la tête bandée, comme un blessé du front. Il attend les résultats de l'opération faite par notre camarade Antonov qui lui a lavé la tignasse avec de l'eau oxygénée.

Pendant ce temps-là, un orchestre d'instruments à vent fait fureur : c'est la fanfare de la jeunesse communiste d'une fabrique textile du voisinage qui fonctionne ; ils ont tout juste un caleçon sur eux, les petits gars ; ils sont là pour entraîner et exciter nos faucheurs.

Kostia Vassiliev, d'après le scénario, doit être un chauffeur enragé, un propagandiste du tracteur. Nous roulons, vingt-quatre heures durant, en auto, par tout Rostov et les environs. Nous cherchons un endroit où l'on pourrait filmer. C'est une vraie fièvre, car il y a un soleil éblouissant, un soleil comme on n'en a pas vu à Moscou depuis deux mois. En hâte, nous choisissons une place.

Pour conduire le tracteur, nous avons en vue le chauffeur du camion de la section locale du Sovkino. Il a les dents suffisamment blanches. Il sait mener un tracteur. Mais, pour l'instant, comme nous avons déjà roulé vingt-deux heures, il demande à abandonner. Nous nous adressons à l'Avtopromtorg (succursale industrielle et commerciale de l'Auto). On met à notre service un camarade qui a un casque de cuir épais. Il prend le volant. Nous sommes éreintés, nous avons des crampes. Extraordinaire dans sa façon de mener, l'homme au casque. Notre auto vole par les rues sombres. Des virages vertigineux ; il freine à peine et fife de nouveau. Sous un bec de gaz, je fais arrêter, je sors le chauffeur et le candidat choisi ne sera décidément pas lui ; c'est bien Kostia Vassiliev qui jouera le rôle.

— Mais savez-vous mener un tracteur ?

Merveille encore : Vassiliev a été monteur à des cours spéciaux pour l'emploi du tracteur ; il y a fait plus qu'un stage. Il nous raconte même une bonne histoire : les cours avaient pour élèves 200 clochards qui menacèrent d'étriper toute la commission des examinateurs s'ils n'obtenaient pas leurs diplômes ; en deux mois, ces intéressants élèves parvinrent à démolir 200 machines.

Pour l'instant, la grande attraction de Rostov, c'est un orchestre de clochards, dont les exécutants sont fort nombreux. Les altos et les saxos sont plus résistants que les tracteurs.

(Voir la fin page 15.)



UN PAYSAN ENGAGÉ PAR EISENSTEIN QUI S'EST REVELE UN ACTEUR ADMIRABLE DANS LA LIGNE GENERALE

## LA LIGNE GÉNÉRALE

(FIN)

Tchoukhmarev, du revers de main, abat un boeuf. Pèse 160 kilos (Tchoukhmarev, pas le boeuf). Joue chez nous les bouchers. Fut jadis un homme fortuné, fournisseur de viande à l'Intendance de l'armée. Il représente maintenant un paysan riche, qui a une belle maison, une de ces demeures dont les fenêtres sont décorées de bois sculpté. Ses étables sont archi-pleines, sa boucherie est comble : pour remplir, nous avons loué aux abattoirs de Rostov des vaches grasses, et à la fabrique de tabac du Don nous avons obtenu, à litre gracieux, le prêt de magnifiques chevaux ; toutes ces bêtes mangent du foin en quantité, nos administrateurs sont inquiets, c'est une panique. Dans la cour du « koulak » bondit un bouc qui n'a qu'une corne mais dont, en revanche, l'échine est bien de la largeur d'un lit à deux personnes ; un dindon pareil à un paon fait la roue ; enfin le terrible « Byron », dernière survivance de la fortune des Tchoukhmarev, montre les dents, aboie furieusement et vient ronger un petit veau, résultat d'un avortement qui s'est produit pendant que nous prenions le film.

Tchoukhmarev n'est pas content : comme il est musulman, il se sent extrêmement gêné, parce que, d'après notre scénario,

après avoir tué une vache d'un geste élégant, nous lui interdisons de la saigner comme l'exige la loi de ses pères. Notre boucher, qui est l'homme le plus capable d'abnégation dans toutes les autres circonstances de la vie, est absolument démonté. Sa foi, la croyance de ses pères, condamne celui qui inflige un pareil traitement au bétail innocent.

Nous nous consultons, nous discutons longuement et, enfin, nous déclarons prendre à notre charge le péché commis contre l'Islam ; alors, notre Tchoukhmarev se décide à tuer autant de vaches qu'il en faudra pour le film, dans une scène d'abattoir au village.

Des journées s'écoulent et nos âmes, qui se sont chargées de ce crime de boucherie commencent à trembler. Chaque jour, nous voyons arriver des vaches en quantité, des vaches qui ne viennent pas poser devant l'objectif, mais qui, derrière l'appa-

reil, rougissent de leur sang la paille que nous avons payée dix roubles la charrette.

Qu'est-il arrivé ? Ceci : que des gaillards entreprenants ont eu l'idée d'ouvrir une sorte d'abattoir particulier, sous la protection de notre entreprise cinématographique, près de la maison de notre « koulak ». L'autorisation que nous avons obtenue de tuer du bétail en dehors des abattoirs municipaux est fort avantageuse à nos bouchers. Pourtant, ils sont tenus de livrer aux abattoirs une partie des tripes. Qu'en gardent-ils pour eux ? N'est-ce pas ainsi que nous pouvons nous expliquer la facilité avec laquelle Tchoukhmarev a compromis la foi de ses pères et de ses aïeux.

La cour de Tchoukhmarev est sans doute immense, bien que, de l'entrée au perron, il n'y ait guère qu'une distance de huit mètres. En effet, il a fallu trois jours à Marfa pour la traverser. Avouons que le soleil ne brillait pas tout le temps. D'autre

part, on sait que je n'aime pas les morceaux à long métrage et que, sur ces huit mètres, la marche de Marfa a été prise de tous les points de vue possibles.

À côté de la maison de notre « koulak », dans une des innombrables bicoques construites par la coopérative des cheminots, sur une clairière, vit une vieille femme. Elle fume comme un diable et a pris en pension notre dindon. Est-ce pour lui qu'elle se met du rouge aux joues ? Dans tous les cas, nous l'avions engagée pour jouer auprès de la blanche et pâle femme du « koulak » ; nous l'avons obligée à effacer de ses joues parcheminées les taches roses qui y flambaient.

Pour un dindon qui vaut tout juste cinq roubles, elle nous a fait un compte de pension de vingt-cinq roubles. Pendant trois semaines, notre expédition avait rêvé de voir le dindon figurer sur la table commune ; illusion perdue. Après bien des calculs, on décide de verser à la malheureuse vieille femme les vingt-cinq roubles qu'elle réclame, déduction faite du prix de l'objet que, pendant trois semaines, nous avions espéré inscrire au menu de notre festin...

S.-M. EISENSTEIN.

vent ces extraordinaires instants vécus au (Traduit du russe par Boris Wulfert.)